

# La place de la littérature dans les médias en notre fin de millénaire

Jean M. Goulemot, Thomas Steinfeld et Gilles Marcotte

Volume 36, numéro 3, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/009728ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/009728ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulemot, J. M., Steinfeld, T. & Marcotte, G. (2000). La place de la littérature dans les médias en notre fin de millénaire. *Études françaises*, 36(3), 149–160. <https://doi.org/10.7202/009728ar>

Résumé de l'article

Présentés d'abord dans le cadre d'une table ronde tenue au Goethe Institut en mars 1999, les textes réunis dans cette section portent sur les liens entre la littérature et un espace public en mutation. Trois lecteurs : Gilles Marcotte, critique au *Devoir* et à *L'Actualité*, Thomas Steinfeld, directeur de la section littéraire au quotidien allemand *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, et Jean M. Goulemot, critique au *Monde*, y réfléchissent à l'inscription de la littérature dans la vie culturelle contemporaine, à ses principaux enjeux ainsi qu'aux circonstances de sa diffusion et de sa réception.

# La place de la littérature dans les médias en notre fin de millénaire<sup>1</sup>

*Conçue comme une occasion de réfléchir sur les liens entre la littérature et un espace public en mutation — le nôtre —, cette table ronde devait à l'origine rassembler Jean Goulemot, professeur à l'Institut universitaire de France et critique au Monde, à la Gazette littéraire et à France-Culture, Thomas Steinfeld, directeur de la section littéraire (le « Feuilleton ») au quotidien allemand Frankfurter Allgemeine Zeitung, et Gilles Marcotte, professeur émérite de l'Université de Montréal et critique au Devoir et à L'Actualité et dans divers médias québécois. La fiction du titre ayant rattrapé la réalité de la table ronde, c'est Hans-Herbert Räkel, professeur à l'Université de Montréal et directeur du Centre d'études allemandes et européennes, qui a livré la substance des propos de Thomas Steinfeld, retenu par les effets politiques imprévus d'une « nouvelle littérature », celle du déplacement des cendres de Goethe durant le régime nazi. Eussions-nous voulu démontrer la pertinence de notre interrogation, nous n'aurions pu imaginer événement davantage propre à témoigner de la présence et de la contribution du littéraire à la mutation de l'espace public en notre fin de millénaire.*

*Trois univers culturels se trouvent ici revisités par des lecteurs particulièrement sagaces qui proposent chacun leur vision des réaménagements en cours. Cela ne va pas sans une certaine nostalgie pour une conception de la littérature qui échapperait au spectaculaire qui semble marquer désormais toute la vie*

<sup>1</sup> Cette table ronde, organisée par le Centre d'études québécoises du département d'études françaises de l'Université de Montréal, eut lieu le 27 mars 1999, au Goethe Institut. Elle était animée par le journaliste Marc Laurendeau. Nous remercions, le Goethe Institut, le Centre d'études allemandes et européennes de l'Université de Montréal, le Conseil de recherche en sciences sociales du Canada, le Ministère des affaires intergouvernementales et l'Université de Montréal, qui ont rendu possible la tenue de cette table ronde.

culturelle. En filigrane, les interventions sont également liées aux formes nouvelles que le politique a épousées dans chacune des aires culturelles. Le débat qui a suivi fut donc marqué par un certain désenchantement, tempéré par l'optimisme de la vision suggérée par Thomas Steinfeld. Il nous est apparu que les textes présentés comme amorce lors de ce débat méritaient d'être repris ici, car ils prolongent et éclairent tout à la fois l'importance des enjeux qui sous-tendent les relations Presse/Littérature.

### JEAN M. GOULEMOT

Je collabore régulièrement à *La Quinzaine littéraire*, qui est un magazine littéraire, comme son nom l'indique, de périodicité bimensuelle. Il est dirigé par une grande figure de la vie intellectuelle et littéraire française, Maurice Nadeau. Il en est l'âme et Anne Sarraute en est la cheville ouvrière. Le magazine existe depuis une trentaine d'années. Il a succédé aux *Lettres nouvelles* que dirigeait Maurice Nadeau, revue très importante pour la connaissance en France de la littérature étrangère et, tout particulièrement, américaine et européenne.

Je donne très occasionnellement des comptes rendus dans *Le Monde des Livres* et dans des revues littéraires universitaires françaises ou étrangères, ce qui relève évidemment d'un autre exercice. Il ne s'agit pas de presse au sens exact du terme, mais cela me permet de rappeler que je suis avant tout un universitaire, un enseignant-chercheur comme l'on dit, et le demeure, même si le point de vue et la forme ne sont pas, eux, strictement universitaires quand j'exerce mon activité de critique (écrite ou radiophonique à France-Culture où j'occupe une place de commentateur spécialisé).

Cela mis en place, je voudrais, à partir de mon expérience, avancer quelques hypothèses concernant l'image que produisent de la littérature (contemporaine, moderne ou plus ancienne) ces divers supports médiatiques, imprimés ou oraux. Il y a là, me semble-t-il, dans cet ensemble, à l'œuvre quatre pratiques spécifiques, quatre imaginaires de la littérature, quatre attentes du public, quatre procès de communication qu'on ne peut totalement confondre.

Je prendrai d'abord le supplément littéraire du *Monde*, qui a maintenant au moins trente ans d'âge. Il est hebdomadaire et il a remplacé le feuilleton littéraire de ma jeunesse. Né dans la foulée de 1968, il était censé répondre à une forte demande culturelle. Très orienté à l'origine vers le domaine anglo-saxon, parce que dirigé par un universitaire

américaniste, je crois, il a peu à peu élargi ses activités et ses centres d'intérêt vers des genres littéraires négligés : romans policiers, bandes dessinées, science-fiction, mais aussi vers des objets culturels non littéraires comme la psychanalyse, l'ensemble des sciences humaines, linguistique et histoire, puis philosophie.

En trente ans d'existence, la littérature, me semble-t-il, y a perdu son rôle moteur, même si les romanciers y deviennent critiques d'autres romanciers ou d'écrivains du passé. Pensons au rôle fondamental que joue ici Philippe Sollers, qui est à la fois écrivain, directeur d'une revue et conseiller littéraire dans une prestigieuse maison d'édition et enfin critique littéraire dans un grand journal, où il rend assez souvent compte des produits que lance sur le marché ladite maison d'édition. C'est là un cas extrême. Le plus souvent les critiques sont aussi écrivains et membres de jurys de prix littéraires. Ils jouent avec souvent beaucoup de brio les Janus.

Pour les sciences humaines, la palette est extrêmement variée. J'évoquerai surtout l'histoire. Longtemps Leroi Ladurie a été le seul maître à bord, puis les collaborations se sont multipliées : Jean-Pierre Rioux pour l'histoire contemporaine, Jean-Philippe Catinchi, plus généraliste et rédacteur du *Monde des Livres*, Roger Chartier pour l'histoire du livre et, selon la nature des ouvrages, des spécialistes, Maurice Sartre pour l'histoire ancienne, Henri Rousso pour Vichy et la Collaboration... Ce recours à de très nombreux historiens est symptomatique : la part importante consacrée à l'histoire s'est faite aux dépens de la littérature (œuvres et critiques). Le phénomène dépasse *Le Monde*. Il existe un goût évident du public pour l'histoire — livres, revues, chaînes câblées (chaînes documentaires et chaîne Histoire) — qu'illustre le rôle d'expert, de détenteur de la vérité dévolu plus largement à l'historien, ainsi que l'a montré son rôle dans le procès Papon.

La cohérence de l'équipe d'historiens du *Monde* est frappante car il n'existe rien de tel pour la littérature et l'histoire littéraire. Certains des intervenants occasionnels ou à plein temps (Pierre Lepape) passent aussi bien de la littérature à la critique littéraire ou même aux sciences sociales. Ce qui traduit, me semble-t-il, une incertitude du statut de la littérature dans les médias. On ne sait plus très bien ce qu'elle est, ce qu'elle a été, ce qu'elle devient, et même où elle se niche.

Le rapport au temps, à l'actualité est, dans l'activité critique du *Monde*, fondamentale. Mais on pourrait signaler le même fait pour *Libération* ou le *Figaro*. Ces trois journaux qui ont un supplément littéraire le font paraître le même jour, le jeudi. Ce qui frappe quand on se

donne la peine de les lire sur une longue période, c'est leur volonté manifeste moins de ne pas rater une œuvre importante que de ne pas rater une œuvre dont on parle, ou dont les autres suppléments littéraires ont parlé. Les critiques se définissent les uns par rapport aux autres en une espèce de jeu de miroirs, où il s'agit en priorité de se situer par rapport à la critique elle-même, plus que par rapport à la littérature. On peut mettre au défi quiconque de définir ce que Lepape ou Josyane Savigneau entendent exactement par Littérature. Ce n'est pas de plagiat dont il s'agit, mais d'une sorte de consensus recherché qui donne une unité à l'ensemble de la critique de la presse écrite, de la radio, de la télévision. Cela atteint, chacun peut y introduire un brin de spécificité sans parler des barbarismes et des fautes d'orthographe que cultivent certains : pensons par exemple à l'érotisme marginal des livres portant sur les mœurs dont se montre friand *Libération*.

*Le Monde des livres* mérite bien son titre. Ce sont des livres dont il est parlé, tous livres confondus, et pas du tout spécifiquement de la littérature. Je ne connais pas les études de surface portant sur ce point, comme on en fait pour la presse politique ou la part prise dans tel ou tel journal par la publicité, mais, à vue d'œil, j'ai l'impression que la place des fictions, des poèmes, des essais est à peine supérieure au quart de la surface imprimée du *Monde des Livres*. Quant à la *Quinzaine littéraire*, qui tient essentiellement sa ligne de son fondateur Maurice Nadeau, qui a atteint aujourd'hui un grand âge, elle garde un goût très certain pour la découverte de talents nouveaux, et on trouve dans la *Quinzaine* ceux qui ne sont même pas mentionnés ailleurs. Une part relativement importante y est faite à l'histoire littéraire, mais aussi à l'histoire et à la politique, très marquée à gauche, très vivement opposée à la mondialisation. C'est donc une revue littéraire, généraliste, mais avec une ligne, où, pour ma part, je traite des livres concernant ma spécialité : des œuvres de Diderot, des textes critiques français ou étrangers traduits en français (car la presse française, à la différence du *Times Literary Supplement*, ne rend pas compte en général de livres non traduits). Je m'efforce de m'en tenir aussi strictement que possible à mon domaine de compétence.

Je vais essayer maintenant d'expliquer comment se fabrique un compte rendu. On vous téléphone pour vous proposer un livre dont on souhaiterait que vous rendiez compte. Vous acceptez ou vous refusez par suite de manque de temps ou d'intérêt. À *La Quinzaine*, le choix du chargé de compte rendu dépend de Maurice Nadeau. Il agit en se fondant sur son expérience et respecte les jugements des uns et des

autres. Je n'ai jamais entendu dire qu'un compte rendu ait été coupé ou censuré. L'article n'est pas rémunéré — *La Quinzaine* vit chichement — tandis que *Le Monde* paie des piges modestes mais honorables.

*La Quinzaine* n'est pas très sensible à l'actualité immédiate. Elle est ouverte aux littératures émergentes, à la francophonie et au domaine étranger. Elle ne dédaigne pas la polémique. Son ton est, reconnaissons-le avec regret, intellectuel et souvent aride. C'est d'ailleurs un trait général de la critique littéraire française que son sérieux, sa sûreté à juger, trier, exclure. Pour en finir avec *La Quinzaine*, elle s'attache tout particulièrement aux recherches formelles, à la violence de l'écriture, à la contestation de l'institution littéraire et plus généralement aux formes multiples du refus d'obéissance.

S'il me fallait donner un jugement général sur la place qu'occupe la littérature dans le discours de la critique littéraire française contemporaine, je mettrais d'emblée en valeur le fait notable qu'elle se trouve noyée dans un ensemble, que je qualifierais volontiers de vie culturelle, même, si comparée à d'autres pays, la place qu'elle y occupe est encore considérable, au regard de certains exagérée même, et spécifiquement liée à notre tradition nationale. La littérature dont on rend compte est à dominante nationale même si aujourd'hui la francophonie a largement droit de cité. À de très rares exceptions près, la critique ne renvoie à aucune théorie de la littérature : tout au plus à la personnalité du critique. Elle manque souvent de repères et cède à l'humeur, aux modes et aux camaraderies littéraires. On pourrait ajouter que les revues strictement littéraires ont tendance à disparaître. La critique est partout sans lieu privilégié : dans les hebdomadaires, parfois même d'économie ou de finances (*Les Échos*, par exemple) et, dans les rares revues littéraires qui subsistent, elle est noyée dans un ensemble plus général. L'un explique l'autre sans doute.

J'aurais aimé lancer la discussion sur les effets de la critique. On sait qu'elle n'a guère d'influence sur les ventes des libraires. Ce qu'on a appelé « l'effet Pivot » a disparu. La critique accompagne les succès, parfois les méprise : elle ne les crée pas. Elle n'endigue pas le discrédit dont souffre la lecture. À tel point que la lecture de la critique se substitue à celle du livre critiqué.

On se plaint beaucoup en France du caractère étroit de la critique. Ce sont les mêmes qui écrivent, lisent, critiquent. Il y a quelques années, on s'amusait à décrire pour les sciences humaines le triangle d'or qui reliait Gallimard et Le Seuil à L'École des Hautes études en sciences

sociales et Sciences politiques, et ces dernières au *Monde* et à *L'Observateur*. Les choses n'ont guère changé et on voit mal les conditions d'un renouvellement de « l'intellocratie critique » où jouent à plein les solidarités et les services rendus. Le fait est-il typiquement français ou prend-il ici plus d'importance ? Je ne sais. Depuis vingt ou trente ans, il y a eu de nombreux projets pour essayer de créer un organe semblable au *Times Literary Supplement* ou à la *New York Review of Books*. En vain. Il y a une incapacité, par la nature même du monde littéraire français et du rôle qu'y jouent les intellectuels, d'arriver à produire un journal qui accueillerait critiques, réflexions, informations et exposés écrits par des spécialistes et à lui trouver un lectorat.

Ce statut de la littérature dans la presse, ce statut même de la critique littéraire sont des symptômes d'un état culturel en mutation, d'une tradition qui se sclérose, d'enjeux divers, d'une demande du public qui aime que la critique soit aussi un spectacle. Rien là, au fond, que de bien logique et de parfaitement cohérent.

#### THOMAS STEINFELD

En Allemagne, depuis une dizaine d'années, les journaux de distribution nationale — la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, mais aussi *Die Welt* et la *Berliner Zeitung* — ont réservé une part de plus en plus éminente aux pages culturelles de leurs éditions. Les pages culturelles — y compris les articles de débat et la critique — sont devenues un objet majeur de concurrence entre les journaux, et c'est par leurs pages culturelles que les journaux se distinguent le plus les uns des autres. Le journalisme politique est assez semblable dans tous les journaux puisque l'exigence d'objectivité et le devoir de rapporter les faits entraînent une certaine convergence. Pour les pages culturelles, ce n'est pas le cas et les journaux ont un visage propre grâce à la diversité de leur journalisme culturel et littéraire.

Les pages culturelles des grands journaux se sont de plus en plus transformées en une sorte de forum, de lieu de débat, qui prend souvent — mais pas systématiquement — une forme littéraire. Ces débats se développent en marge et au détriment des batailles intellectuelles menées sur le terrain de la politique. En effet, une grande partie des débats publics, qui ont eu lieu dans les différentes sphères de la vie publique pendant les années 1960 et 1970, c'est-à-dire les grands conflits politiques et sociaux, les grèves, les manifestations étudiantes, les mou-

vements de citoyens, semblent être revenus à un niveau plus virtuel — et à une forme plus « littéraire ». En d'autres termes, les discussions publiques essentielles semblent se jouer maintenant dans les pages des journaux. En même temps, on assiste à une sorte de dissolution des camps idéologiques : les journaux sont moins bien définis politiquement depuis quelque temps, de sorte que l'on ne peut plus parler avec autant de facilité qu'autrefois de journaux « de gauche » ou « de droite ». Les pages culturelles apparaissent désormais comme un espace, un lieu naturel de débat.

En plus de « virtualiser » des conflits politiques et sociaux, les pages culturelles des journaux allemands assument de plus en plus l'un des rôles traditionnels de l'université, le rayonnement critique, et influent même sur la formation littéraire et critique. Les disciplines universitaires, notamment les lettres et les sciences humaines et sociales, ont perdu beaucoup de leur impact direct sur l'opinion publique. L'élaboration et l'orientation des grands choix de société ne sont plus assumées aussi directement et aussi massivement qu'autrefois par les disciplines universitaires. Ce sont les journaux qui ont repris le débat universitaire au quotidien. Les sciences humaines et sociales sont de plus en plus limitées à leur champ d'expertise et, du même coup, semblent avoir abandonné toute prétention à orienter la société dans son ensemble, comme ce fut le cas auparavant, par exemple à l'École de Francfort avec ses orientations philosophiques et sociologiques marquées.

La littérature — et avec elle les écrivains — ont profité de ces changements. Ils y ont contribué, ils ont élargi leur présence publique et il est devenu normal qu'ils prennent position à propos de toutes les grandes questions du moment. La littérature est devenue un médium, voire un prétexte, au débat extralittéraire. Mais il faut dire aussi que ce rôle nouveau de la littérature doit beaucoup à un changement dans la littérature elle-même. La littérature allemande, surtout la jeune littérature, a quitté le statut d'avant-garde sociale, psychologique ou esthétique, qu'elle avait revendiqué depuis les années 1950. Aujourd'hui, de jeunes écrivains comme Ingo Schulze ou Judith Hermann et même de jeunes poètes comme Durs Grünbein parlent de choses réelles, d'expériences factuelles, d'événements pratiques. Les écrivains sont devenus, par la force des choses, les spécialistes de la mémoire. Ils ont à nouveau acquis, un peu malgré eux, un rôle politique et social, qu'ils n'avaient peut-être pas dans le passé récent.

Il y a eu en même temps un élargissement important des professions culturelles. À la rédaction du *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, il y a



45 personnes rattachées directement à la production des pages culturelles et littéraires. Les journaux remplacent dorénavant nombre de professionnels, de fonctionnaires, d'enseignants, les revues spécialisées et littéraires. Les pages culturelles des grands journaux deviennent la lecture obligée de toute personne se disant bien informée. Cela contribue également à un élargissement des débats. Dans le contexte d'un certain retour à l'oralité lors de colloques, conférences, tournées de lecture d'écrivains, festivals et autres salons, la présence du journalisme culturel et littéraire est essentielle puisqu'elle permet d'accroître l'auditoire de ces événements par une couverture appropriée. Plus efficace et plus rapide que le livre, le journal est le premier lieu de rediffusion de ces événements qui sont d'abord oraux : il est le médium qui témoigne du retour en force de l'oralité.

Face à ces changements, la critique littéraire des journaux a, elle aussi, changé de rôle. Si la critique littéraire traditionnelle persiste, elle s'enrichit néanmoins de fonctions nouvelles. Elle fait plus et autre chose que classer et sélectionner, elle commence à remplacer les livres dont elle parle ! Elle ne cesse de créer une sorte d'attente littéraire auprès du public, sans que le public aille toujours satisfaire cette attente. Elle crée le lieu du débat, elle organise l'échange d'opinions, elle découvre les motivations et les occasions nouvelles. De plus en plus, la littérature sert de réseau, d'espace, de fonds à la vie intellectuelle — en dehors même de l'espace propre des romans ou des poèmes.

L'importance acquise par les pages culturelles des grands journaux d'aujourd'hui fait penser à une forme organisée de l'opinion publique telle qu'elle existait au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire avant la spécialisation des disciplines de lettres et de sciences humaines et avant leur transformation en savoirs d'experts. Ainsi, on découvre de nombreuses parallèles entre la condition moderne et celle de l'époque des Lumières : l'opinion publique évolue loin du pouvoir politique et aussi un peu en-dehors de la situation sociale, de sorte que l'on ne s'adresse pas directement à une classe sociale dans les publications de ce type-là. On peut souhaiter que ces déplacements divers du débat culturel favorisent la renaissance d'un public moins partisan, plus cultivé et plus critique.

Aujourd'hui on parle souvent de la littérature comme d'un genre menacé — par les médias modernes, par la détérioration de l'éducation scolaire, par un marché du travail de plus en plus dur. Ces craintes sont sans doute justifiées, mais malgré tout je défends une position assez positive et optimiste. Ce qui m'encourage à un tel optimisme, c'est le succès de la nouvelle orientation du *Frankfurter Allgemeine*

*Zeitung* à laquelle j'ai contribué de mon mieux. Cet optimisme se justifie aussi si l'on se rappelle que l'Allemagne a eu longtemps un certain retard, par rapport à la France entre autres, pour ce qui est de l'existence même et de l'impact sur l'opinion publique de la critique littéraire et culturelle.

#### GILLES MARCOTTE

Autrefois, la critique était écrite. Je parle, bien entendu, de la critique de première réception ; celle, principalement, des journaux. Et quand je dis « autrefois », je reconnais volontiers qu'il reste beaucoup de cet « autrefois » dans notre présent. Mais, durant mon assez longue pratique de ce métier, j'ai vu la critique changer, à la fois dans sa forme, sa fonction, ses ambitions, ses effets.

Quand je dis qu'autrefois la critique était écrite, je ne remonte pas aux *Lundis* de Sainte-Beuve. Je me reporte à ce qui peut apparaître à plusieurs comme une sorte de préhistoire, mais qui fait partie de mon histoire à moi, les années 1950. Et je pense à la critique française, parisienne, comme il convient, avant d'en venir à la québécoise. Les critiques principaux, à cette époque, s'appelaient Robert Kemp, André Rousseaux, Émile Henriot. Ils tenaient feuilleton dans *Les Nouvelles littéraires*, *Le Figaro littéraire*, *Le Monde*. Ils étaient assez différents l'un de l'autre — Robert Kemp, ancien critique de théâtre, plus disert, moins sévèrement boutonné, André Rousseaux, passionné, exigeant, engagé, Émile Henriot, conservateur des anciennes vertus de la culture et de la langue françaises — mais ils avaient en commun quelques petites choses.

En premier lieu, une certaine longueur de temps. Les critiques littéraires, en ce temps-là, occupaient leur chaire pendant plusieurs années, ce qui leur permettait d'asseoir leur autorité, d'exprimer, d'article en article, les principes dont ils s'inspiraient, de sorte que leurs lecteurs savaient à qui ils avaient affaire. Opposons à cette stabilité la valse des critiques qui se produit dans *Le Monde*, sans doute le journal parisien qui a, aujourd'hui, la conscience la plus vive de ses obligations à l'égard de la littérature. On change de critique, au *Monde*, comme on change de chemise. Un critique n'a pas le temps d'imposer ses convictions, son style — à supposer qu'il en ait — avant de partir pour ce qu'on pourrait appeler, sans jeu de mots évidemment, un monde meilleur.

Des convictions, en effet. Ou, si vous voulez, une certaine idée de la littérature. Mais ce n'est pas encore tout à fait assez : disons une certaine

idée de ce que fait, de ce que doit faire la littérature, du rôle qu'elle doit jouer dans une société, un complexe culturel. La critique, en ce temps-là, était soumise, se soumettait à des valeurs, particulièrement fortes chez André Rousseaux, plus légères chez Robert Kemp. Elle s'en rendait garante, elle s'en tenait responsable, et elle ne les tenait pas toujours sous le boisseau, elle les exprimait en clair. Il va sans dire qu'une telle attitude était favorisée, voire appelée par une littérature qui, d'Albert Camus à André Malraux, de René Char à André Breton, ne craignait pas de se colleter avec ce qu'on appelle, plus ou moins imprudemment, le *réel*.

Je viens de mentionner des noms de poètes. La poésie, en ce temps-là, avait ses entrées dans le feuilleton principal, et je ne me souviens pas sans une certaine émotion de la façon chaleureuse dont André Rousseaux accueillait les derniers poèmes de René Char ou de Paul Éluard. La présence de la poésie dans le paysage littéraire invitait la critique à prendre en compte, avec une attention particulière, le travail du mot dans les œuvres, leur substance proprement littéraire. Or, la critique, la critique principale, aujourd'hui, n'en a plus que pour le roman, à quelques exceptions mineures près. La poésie, l'essai, même littéraire, sont abandonnés à des chroniqueurs spécialisés.

On conçoit, enfin, qu'installée dans une durée assez longue, ayant ce qu'on peut appeler des convictions, ayant quelque chose à dire, la critique, en ce temps-là, ait eu du style. Quand je parle de style, je ne parle pas des trucs assez voyants qu'emploie, par exemple, un Angelo Rinaldi pour dire du mal de ses confrères. Il s'agit de tout autre chose, il s'agit d'une coïncidence entre une pensée et un langage, amenée par une expérience résolument personnelle de la littérature. Il me semble que je pourrais relire aujourd'hui avec un certain intérêt certaines chroniques de l'époque. La plupart de celles d'aujourd'hui — et particulièrement les plus fracassantes, les plus allègres, les plus talentueuses — me paraissent vouées à un rapide oubli. Il va sans dire qu'Angelo Rinaldi est plus amusant à lire que ne l'était Émile Henriot ou son successeur Pierre-Henri Simon. La question, encore une fois, n'est pas là.

Où est-elle donc ?

Pour répondre, ou tenter de répondre à cette question, je vais me replier sur le Québec, qui a été et demeure le lieu d'exercice principal de mon activité critique. C'est un lieu exigu, mais où se retrouvent et s'exaspèrent pour ainsi dire, comme dans un microcosme, les traits principaux de l'évolution observée dans la critique française. L'impermanence : le dernier des critiques permanents de la littérature québé-

coise est en train, semble-t-il, de terminer sa carrière dans un journal qui du reste lui fait la part congrue. Avec la permanence, disparaît forcément ce que j'ai appelé la conviction, la responsabilité. Non pas que les critiques d'aujourd'hui soient moins intelligents que leurs prédécesseurs ; mais, ne suivant la production que durant une période relativement courte, ou même travaillant au cas par cas, ils ne peuvent pas former, avec l'ensemble de cette production, une relation de responsabilité. Au Québec aussi, comme en France, la critique est devenue spécialisée, le roman appartenant au critique principal, l'essai et la poésie à quelques collaborateurs moins prestigieux. Le style, enfin : il suffit de mentionner le nom de Jean Éthier-Blais pour faire apercevoir que personne, aujourd'hui, ne joue un rôle semblable au sien, ne se permet d'écrire avec le même abandon, la même confiance dans les pouvoirs traditionnels de la littérature.

Mais avant que la nostalgie s'installe définitivement, je tiens à dire ceci. On peut affirmer que, d'un certain point de vue, la critique littéraire québécoise, aujourd'hui, ou plus justement la critique des livres, est plus riche, plus diversifiée qu'elle ne l'était il y a un quart de siècle ; qu'elle est, en tout cas, plus abondante, et que cette abondance même peut être considérée comme un progrès. Dans celui de nos journaux quotidiens qui est le plus porté sur la culture, *Le Devoir*, le nombre de pages consacrées à la littérature est plus considérable que jamais. De la critique, ou des comptes rendus, on en lit dans les nombreux magazines, féminins ou masculins, ou dans les hebdomadaires culturels, qui ont surgi au Québec au cours des dernières décennies. Elle s'est faite étrangement discrète à la radio d'État depuis quelque temps, mais elle s'est taillée une petite place à la télévision du même État. Elle occupe donc des lieux plus nombreux et plus divers que ceux d'il y a trente ou quarante ans. Or, cette évolution quantitative ne peut pas ne pas s'accompagner d'une évolution, non pas exactement qualitative, mais formelle.

De tous les lieux critiques que je viens de mentionner, le plus éloigné de la littérature est sans doute la télévision puisqu'elle est vouée à l'oralité et à l'image, toutes deux peu sympathiques à l'écriture. C'est elle, cependant, qui exerce l'influence la plus forte, on le constate fréquemment, au Québec aussi bien qu'en France. Encore faut-il préciser que c'est moins la critique, à la télévision, qui impose le livre que la binette et le bagout de l'auteur ; et la même observation, *mutatis mutandis*, vaut pour la radio, du moins la québécoise. Si, à partir de cet extrême, on se rapproche un peu du texte, on rencontrera ce qu'on

appelle les hebdomadaires culturels et les magazines, qui ont connu une croissance exponentielle au Québec depuis quelques décennies. On y trouve des textes, des articles critiques, qui ressemblent à ceux dont je parlais au début de ma communication, mais il s'agit d'une ressemblance de surface, qui cache des différences radicales. On n'écrit pas, dans un magazine ou un hebdomadaire, de la même façon que dans un journal de type classique. J'en puis témoigner personnellement, ayant pratiqué au *Devoir* et à *La Presse*, au cours des années 1950 et 1960, une critique littéraire, disons à l'ancienne, et pratiquant à *L'Actualité*, depuis une vingtaine d'années, l'*autre critique*. Pour diverses raisons, dans lesquelles il serait trop long d'entrer maintenant, cette dernière se distingue forcément de la critique d'accompagnement, de la critique issue de la littérature même, faisant partie de la littérature, que pouvait être la précédente. J'irai un peu plus loin : le même article, paraissant dans un journal et un magazine, n'aurait pas le même sens, parce qu'il se présenterait dans des contextes différents, j'oserais presque dire antagonistes, et qu'il ne serait pas reçu, lu de la même façon. Cet article changerait également de sens si, à l'autre extrémité du spectre, il paraissait dans une de ces publications *high brow* qui se sont multipliées ces derniers temps et qui s'appellent en France *La Quinzaine littéraire*, au Québec *Spirale*, aux États-Unis *The New York Review of Books*. Marshall McLuhan ne cesse pas d'avoir raison : le médium, oui, c'est bien le message.

Comment définir cette critique qui, lentement mais infailliblement semble-t-il, gruge les pouvoirs de l'autre, de celle que, dans mes heures nostalgiques, je persiste à croire la vraie, l'authentique ? Je parlerai, simplement, de fragmentation. Contrairement à l'ancienne critique, qui s'écrivait dans le champ même d'une écriture séquentielle, ordonnée (j'emploie le mot au sens fort), la nouvelle, celle que je viens de décrire, se produit sous la loi de l'électronique, du « village global » qui, en réalité, unifie moins qu'il ne disperse et n'isole. Du même mouvement, il fait communiquer et détruit le lieu commun. Il n'aime pas l'analytique, le hiérarchique, le continu. À la limite même, il interdirait le jugement : voir Internet, sa profusion d'informations, leur mise à plat. Le champ commun, l'analytique, le jugement continueront de résister, bien sûr, tant bien que mal ; comme la littérature elle-même, sans doute secouée elle aussi, comme sa critique, par les grands vents de l'électronique. L'annonce de la mort d'une forme culturelle est *toujours* prématurée.